Le Conseil scientifique de l'UAP et ses réalisations *

Yvette Chassagne
Président d'honneur de l'Union des Assurances de Paris

Pour beaucoup, l'idée d'un conseil scientifique auprès du dirigeant d'une compagnie d'assurances paraît aller de soi. Cependant, quand j'ai commencé à y penser et à en parler, et d'abord avec mes collaborateurs les plus proches, ce n'était pas une évidence. Pourtant ayant à faire des choix qui engageaient l'avenir de la mission qui m'était confiée, j'ai eu une conscience plus grande de l'insuffisance de mes connaissances, Moshé aurait dit de ma nullité. Ce n'est qu'avec lui que je pouvais me permettre de dire «je ne sais pas » sachant qu'il aurait la patience de m'écouter et de me répondre en termes énergiques, mais parfaitement clairs.

Parce que l'assurance s'applique à tout ce qui concerne la vie des *êtres* et l'existence des *biens*, ses points de rencontre avec la science sont multiples. Comment apprécier la valeur objective d'un risque si l'on ignore «l'état de l'art » dans les disciplines principales de la science, fondamentale ou appliquée ? Pour vous, ici présents, comme pour Moshé il y a quinze ans, c'est une «trivialité », un mot que j'extrais du vocabulaire courant de Moshé.

C'est précisément pour l'appréciation de ces risques que le concours de scientifiques de haut niveau était et reste indispensable. D'où, sous la conduite de Moshé, la composition de notre Conseil scientifique à l'UAP : des mathématiciens, des physiciens, des médecins, des linguistes, des économistes, des statisticiens, des informaticiens. Tout ceci donnait lieu à des recherches et à des réalisations dont nous pouvons, ensemble, être fiers, notamment dans les domaines de l'acceptation des risques en assurance vie, de la gestion électronique des documents, du pilotage à distance des ordinateurs, de la reconnaissance automatique de l'écriture, des agrégats statistiques et des «tables d'expérience ». On en parlera sans nul doute aujourd'hui et l'on appréciera tous les progrès réalisés depuis.

Pour le chef d'Entreprise, si l'on se reporte au début des années 80, il était indispensable de maîtriser tout ce que les avancées scientifiques pouvaient avoir de conséquences sur les méthodes et les équipements techniques. Mais surtout cela entraînait une mutation culturelle pour des personnels qui n'étaient absolument pas préparés à des changements fondamentaux des formes de pensée et des outils, au quotidien.

Cette mutation, il fallait la préparer, la contrôler, surtout s'en donner les moyens. Nous avons dû passer entre 1984 et 1987 au tout début de l'année, d'environ 300 terminaux, à une dernière commande qui nous doterait de 10 000. Des dépenses importantes qui ne nous ont pas empêchés (ou, plus exactement, qui nous ont permis) d'améliorer de plus de 20%, sur même période, notre productivité

* Allocution lue et commentée par Monsieur Roland Lejart, ancien Directeur Général de l'UAP.

G. Dito and D. Sternheimer (eds.), Conférence Moshé Flato 1999, Vol. 1, 57 – ??.
© 2000 *Kluwer Academic Publishers. Printed in the Netherlands.*

administrative. L'aspect financier n'est donc pas négligeable et il était indispensable que la plupart des responsables bénéficient d'une remise à jour de leurs connaissances et d'une appréciation des perspectives qui leur permettent de n'être pas trop vite dépassés.

C'était encore le début de l'application des modifications fondamentales que les systèmes de gestion allaient subir. L'allégement des tâches qui en résulterait, aurait naturellement pour conséquence l'obligation de diminuer les effectifs employés, sauf à développer le volume de nos affaires avec des effectifs constants. Ce fut notre politique, tant il me semblait évident que mon devoir de Chef d'Entreprise n'était pas seulement d'ordre économique mais aussi d'ordre social. Le bon équilibre n'est pas chose simple, mais c'est une faute lourde que de ne pas le rechercher en permanence. C'est avec cette préoccupation que nous avons déterminé que seule la mise à jour continue des connaissances pour tous permettrait d'organiser les transitions et d'éviter autant que faire se peut les drames sociaux. Nous les avons évités.

Aucun d'entre-nous n'était capable d'apprécier totalement les progrès à venir dans la gestion de l'image et la reconnaissance des formes, l'analyse linguistique, pour le moins. Il nous fallait obtenir l'avis préalable, la collaboration permanente de fondamentalistes capables de se mettre à la portée des applications les plus élémentaires, et je sais que ce n'est pas facile. Moshé s'est passionné pour cette forme nouvelle du travail scientifique. À chacune de mes questions dont il négligeait superbement la maladresse, il trouvait une réponse qui était généralement un nom.

Jamais sans lui, je n'aurais pu obtenir le concours de certains qui sont ici, d'autres hélas prématurément disparus mais si vivants dans notre souvenir. C'est lui qui, avec l'aide de Daniel et de bon nombre d'entre vous, a constitué ce Conseil, avec le concours de Roland Lejart. C'est lui qui a orienté puis défini le programme des travaux, c'est lui qui a eu l'idée de ce «prix » destiné à encourager des scientifiques intéressés par nos recherches. Pour un Chef d'Entreprise, le confort moral que peut donner une telle sécurité est inappréciable.

Vous ne m'en voudrez pas de penser encore au volume important de dépenses inutiles qu'aurait pu provoquer la méconnaissance de l'état le plus récent des connaissances, des travaux universitaires et de vos travaux personnels à cette époque. Or, il faut en témoigner, la participation au conseil scientifique a été en permanence totalement bénévole.

D'autres que moi pourront vous dire ce qu'a pu apporter une telle nouvelle méthode de travail, et combien chacun des participants y contribuait. Je n'ai jamais pu dire comme il l'aurait fallu à tous ceux qui y ont travaillé et surtout à Moshé lui-même, tout ce que tous m'ont donné et appris. Aujourd'hui que cette opportunité m'est accordée, je sais combien tout cela m'aurait été difficile sans Moshé et sans vous, et je sais combien je vous suis redevable.

Vous me permettrez, avant de vous laisser une fois de plus travailler ensemble, de dire le seul mot qui convienne : *Merci !*